



Judi Dench, la manipulatrice désaxée, dans l'ombre de la frêle Cate Blanchett
cinéma 4-5



Michel Fugain a demandé à des chanteurs-auteurs de lui offrir un texte. Bravo et merci.
musiques 12



Un film raconte la chanteuse ivoirienne Manou Gallo, qui sort son deuxième album.
musiques 45



L'art flamand se frotte à l'art chinois dans « L'Empire interdit »
arts plastiques 53

le mardi

LE SOIR

Transquinquennal goes classic

L'intrépide collectif théâtral relit et corrige Shakespeare.

Ils nous avaient habitués aux auteurs contemporains, de Blasband à Savitzkaya. Pour la première fois, les comédiens indépendantistes de Transquinquennal s'attaquent au répertoire. Que se passe-t-il quand on épèle le grand Will ? Visite des coulisses du Varia, où Henry IV va devenir « Harry ».

Pages 2 et 3



L'AGENDA DU SOIR EST EN PAGE 13

Transquiquennal, le collectif qui entre en f(r)iction

La genèse. La légende veut que ce soit en jouant au frisbee, dans le parc royal de Bruxelles, que les comédiens Bernard Breuse et Pierre Sartenaer aient eu l'idée de Transquiquennal : un collectif d'acteurs qui se passerait de metteur en scène et qui titillerait les conventions théâtrales.

Les débuts. Très vite, l'équipe marque des points en créant un spectacle interactif (*La lettre des chats*, de Philippe Blasband, en 1992), une collaboration avec un auteur flamand (*Ah oui ça alors là et Enfin bref*, de Rudi Bekaert) et une suite d'expériences aussi drôles qu'irrésistibles (*Les Clubs*).

La maturation. En 2001, Transquiquennal entame une trilogie sur l'image. *Zugzwang* est basé sur une énorme photo. *En d'autres termes* se passe de mots. Et *Tout vu* explore l'univers de la télévision. L'écriture est collective, basée sur le rapport entre ce qui est vu et ce qui est compris.

Le tournant. L'équipe s'attaque aujourd'hui à son premier classique. Mais il n'y a jamais rien d'innocent avec Transquiquennal. « Est-ce que la fiction doit uniquement résider dans les mains de ceux qui ont le pognon, comme les producteurs de télévision ? demande Stéphane Olivier. Le fait de raconter des histoires est un outil auquel revient le théâtre contemporain : s'il veut toucher le public, le théâtre de protestation doit brandir la fiction. »

Le décor suit le mouvement de cette définition moderne de la puissance. « Nous sommes dans les toilettes du pouvoir, précise Bernard Breuse. C'est une métaphore assez lourde : la plupart des sociétés ont les pieds dans la merde. Et les décisions importantes ne sont jamais prises dans les endroits que l'on croit. En fait, les mécanismes du pouvoir sont assez simples. On estime que les hommes de pouvoir n'appartiennent pas à la même race que nous. Ils font d'ailleurs tout pour nous le faire croire, en contrôlant ce qu'ils donnent à voir de leur quotidien. Si l'on voyait Vrhofstadt se lever le matin en calebard et se grat-

ter les couilles, ça changerait utilement notre point de vue. »

« Nous voulions donner quelques signes d'une transposition dans le monde d'aujourd'hui, pour éviter que le spectacle n'apparaisse comme une fable traitant d'une autre époque, argue Stéphane Olivier. On ne veut pas faire "modernes", comme on jouerait Mozart dans une wasserette etc. Simplement, Shakespeare montrait aux gens des choses qu'ils ne pouvaient pas voir : les lieux de pouvoir. La télévision n'existait pas. Il fallait transposer cette idée dans un autre lieu, que les caméras ne filment pas. »

Pour incarner ce jeu serré du pou-

voir, Transquiquennal a décidé d'entamer une gigue à six. Stéphane Olivier, Bernard Breuse et Miguel Declaire ont proposé à trois fortes têtes de mener le projet avec eux : Bernard Eylenbosch, Brigitte Dedry et Anne-Cécile Vandalem. « Au départ, on voulait jouer *Henry IV* à quatre, *Richard III* à trois, *Benoît XVI* à seize, etc. Mais c'était juste une blague, raconte Bernard Breuse. Transquiquennal n'a jamais eu l'idée de tout faire tout seul. Sur chaque projet, on essaye de réunir d'autres personnes, pas seulement pour leurs qualités de comédiens, mais aussi pour le plaisir qu'on aura à discuter avec eux. »

Tous ensemble, ils ont ouvert *Henry IV* comme on explore une boîte à outils. A l'arrivée, *Harry* sera joué par une femme et racontera trois fois la même histoire, de trois points de vue différents. « Shakespeare est le premier auteur moderne, explique Bernard Breuse. Jusqu'à lui, le récit médiéval était linéaire ; il invente le montage parallèle, en greffant des intrigues secondaires au récit principal. »

Actualiser la modernité

Shakespeare passe d'un récit à l'autre, comme aujourd'hui le scénariste d'un film d'action américain. « Au Moyen Âge, imaginez l'audace !, lance Stéphane Olivier. Mais aujourd'hui, cette forme narrative est prédominante. Nous l'avons donc totalement déconstruite, en détachant les trois récits et en les jouant les uns après les autres (en gros). On obtient un effet de répétition et d'étrangeté qui peut rappeler des films comme *Elephant*. »

Ce n'est pas le tape-à-l'œil qui vise le collectif. « On ne cherche pas la performance, parce qu'on ne la réussirait pas, sourit Stéphane Olivier. Nous avions envie de trouver notre chemin dans cette gare très fréquentée qui est l'œuvre de Shakespeare. Avec les auteurs contemporains, nous sommes souvent les premiers à défricher le terrain. Ici, c'est blinde de monde. On croit ouvrir une porte et il y a déjà un gars derrière qui dit que ce n'est pas comme ça qu'il faut faire, on court ailleurs, et on croise un train gigantesque d'analyses et d'audaces. »

Transquiquennal accroche son petit wagon : ne ratez pas le départ.

LAURENT ANCION

Harry, du 23 février au 15 mars, au Théâtre Varia, 78, rue du Sceptre, 1050 Bruxelles. Tél. : 02-640.82.58. Net : www.varia.be.



Miguel Declaire

Henry IV, Blunt, Vernon, Lady Mortimer et le shérif

Avec son air doux, Miguel Declaire est l'âme tendre de Transquiquennal. Sédduit par leur manière collective de travailler, il approche le groupe et participe à l'élaboration de *Chômage*, une comédie ? spectacle drolatique et piquant sur les aléas du chômage, en 1996. Formé à la scénographie, à la confection de masques, puis au jeu d'acteur et à la récitation (conservatoire de Bruxelles), Miguel se lie à une équipe qu'il ne quittera plus, même s'il ne se doute pas encore qu'il devra jouer Henry IV himself.



Brigitte Dedry

L'archevêque et l'hôtesse

A l'aise dans le mouvement, le chant, la danse et la voix, Brigitte Dedry est une comédienne tout-terrain. Formée à l'AD, elle voit le théâtre comme une expérience physique, à la fois corporelle et vocale. Avec le metteur en scène Alain Wathieu, elle aborde l'univers délirant de Copi (*La dame assise* et *La journée d'un rêveur*). Des artistes comme Zouzou Leyens ou la compagnie Arsenic puisent régulièrement dans son imaginaire vif et caustique, mais c'est la première fois qu'elle travaille avec Transquiquennal. Il était temps.



Bernard Eylenbosch

Westmoreland, Glendower et Peto

Ce comédien effilé comme une épée est de tous les combats où les genres et les langages se croisent. Avec l'ensemble Leporello, Bernard Eylenbosch revêt ses classiques à la sauce cocktail (Molotov). Il rejoint la bande des revuistes de Charlie Degotte. Il accompagne Ingrid von Watoch Rekowski dans sa recherche sur le théâtre musical et pictural. Il a aussi conçu, mis en scène et interprété le spectacle *Sarah in vitro*, aux Brigittines. *Harry* est son premier projet avec Transquiquennal. L. A. Photos Mirjam Devriendt.

Transquinquennal retaille la barbe de Shakespeare

Rasé de frais, le roi « Henry IV » devient « Harry » au Varia. Voyage dans les toilettes du pouvoir, où parle la poudre (de riz).

Lancé comme un pied de nez au théâtre de papa, en 1989, Transquinquennal ne fait rien comme tout le monde. En 23 spectacles, le collectif bruxellois a détricoté les habitudes et acquis une place de choix parmi nos créateurs : celle de l'audace, de l'insoumission et de l'humour à froid. « On essaie de faire avancer les conventions théâtrales. On ne les dénonce pas : on joue avec. On fait confiance à l'envie des gens d'être surpris », résume Stéphane Olivier, l'un des quatre mousquetaires de la bande, complétée par Miguel Declaire, Bernard Breuse et Pierre Sartenaer.

D'habitude, ces bandits des scènes explorent des voies nouvelles en s'appuyant sur des auteurs contemporains - Eugène Savitzkaya, Philippe Blasband ou eux-mêmes. Cette fois, c'est Shakespeare qui assure l'écriture. *Harry*, dévoilé dès vendredi au Théâtre Varia, à Bruxelles, se base sur les deux *Henry IV* composés par le barde de Stratford.

« Nous avions envie depuis longtemps de faire un spectacle sur l'exercice du pouvoir, à partir d'un cas particulier, explique Bernard Breuse. Mais aujourd'hui, quel auteur écrirait-il une pièce sur l'histoire récente, à part Hugo Claus ? Les dramaturges contemporains trou-

vent ça trop lourd. C'est la raison pour laquelle nous nous sommes tournés vers Shakespeare, qui nous tentait depuis longtemps. Il faut bien avouer aussi qu'on nous pressait tellement de monter un classique qu'il fallait bien s'y coller. Ne serait-ce que pour démontrer aux gens qu'ils avaient tort ! »

Ne vous attendez pas à voir les comédiens de Transquinquennal en haut-de-chausses et collerettes. « Les bas collants nous vont trop mal », rigolent-ils dans les coulisses du Varia. A l'image des costards qu'ils brandissent comme des armures modernes, les comédiens ont retillé la barbe de Shakespeare pour

lui offrir une coupe de saison. Leur adaptation d'*Henry IV* élimine les références géographiques, les noms trop compliqués, les gags incompréhensibles et la pléthore de personnages, qui passent de 80 à 17. *Harry*, suite à un long travail dramaturgique, va à l'os de la tragédie.

Harry rime avec Sarkozy

L'histoire tiendrait sur un ticket de métro. Henry IV, qui a dégoûté son cousin Richard II, fait face à une révolte. Il exhorte son fils à l'épauler, mais le gamin préfère faire la fête. Peu à peu, le fils comprendra où est son intérêt. Il fera ses classes en observant ses aïeux puis s'as-

soira sur le trône en éliminant ses amis. « C'est l'image moderne du pouvoir, à la Machiavel, estime Bernard Breuse. Le futur Henry V est le premier à envisager le pouvoir comme un métier, sans conscience ni morale. Rien n'a changé depuis lors. Le premier souci de celui qui a le pouvoir, c'est de le garder par tous les moyens. Shakespeare indique que la vertu, la sympathie ou la violence sont des outils utilisés selon les besoins. C'est toujours valable aujourd'hui. Nicolas Sarkozy, par exemple, nie l'évidence, se contredit, ment de façon éhontée : c'est donc la preuve qu'il peut être un bon homme politique. »



Bernard Breuse

Tête-brûlée et Eddy
Avant de fonder Transquinquennal avec son ami Pierre Sartenaer, Bernard Breuse a joué au National, au Rideau, à l'Ancre. Le comédien ressent un manque. « J'avais le sentiment personnel que le milieu théâtral tournait un peu en rond », confie-t-il. Ce Carolo, diplômé de l'école normale de Loverval, s'est d'abord intéressé au français et à l'histoire. En 1981, il change de rêve et vient étudier au Conservatoire de Bruxelles. Aujourd'hui, il n'a rien perdu de sa clarté doctorale, qu'il manie avec un second degré parfaitement volontaire.



Anne-Cécile Vandalem

Harry et Lady Percy
A peine sortie du Conservatoire de Liège, Anne-Cécile Vandalem soulève l'enthousiasme dans *La revue*, dirigée par Charlie Degotte au Théâtre de Poche, en 2000. Elle retrouvera le metteur en scène pour *Poppée*, puis *Et Dieu ? (dans tout ça)*. Avec le comédien Jean-Benoît Ugeux, elle a fondé la compagnie Résidence Catherine, qui s'inquiète du spleen contemporain. Deux remarquables spectacles sont sortis de leurs alambics : *Zai zai zai zai* et *Hansel et Gretel*. Elle participe pour la première fois à un spectacle de Transquinquennal.



Stéphane Olivier

Richard II, Mortimer et Falstaff
Diplômé de l'Insas en 1988, le réalisateur Stéphane Olivier se rend vite compte de la lourdeur des productions cinématographiques. Grâce à sa rencontre avec Bernard Breuse et Pierre Sartenaer, il découvre une nouvelle méthode pour explorer le champ du récit : le théâtre, qui permet de travailler plus vite, de voir les projets aboutir et d'aller à la rencontre du public. En 1992, il met en scène *La lettre des chats*, de Philippe Blasband, et fait partie, depuis lors, du noyau dur de Transquinquennal. C'est aussi le théoricien de la bande.